

# VIR ANDRES HERA

ARTISTE DE LA CASA DE VELÁZQUEZ. ACADÉMIE DE FRANCE À MADRID

« Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. » Cette citation de Lavoisier pourrait se trouver au frontispice de l'atelier de Vir Andres Hera. Toute sa démarche consiste en effet à lutter contre l'idée d'une péremption de la culture. Le voilà qui transcrit phonétiquement en arabe des poèmes d'une religieuse mexicaine du xvii<sup>e</sup> siècle. Pas question pour lui de cantonner Sœur Juana Inés de la Cruz à une culture ancienne, occidentale et élitiste. Ou le voici soudain au jardin botanique, l'œil de sa caméra vissé sur un herbier ancien pour, au moyen de montages, y faire reverdir les fleurs ramassées lors de l'expédition royale en Amérique. Et le voilà encore qui suit la marche à reculons d'une indienne *tlapaneco* consciente de parler une langue morte dans un corps vivant et moderne. Mais recule-t-elle vraiment ? Chiffonnant d'un geste les théories positivistes de l'art, Vir Andres Hera nous pose continuellement la question suivante : qu'est-ce qui recule et qu'est-ce qui avance ? Et si l'histoire n'était qu'un gigantesque palimpseste écrit par le même homme ? C'est bien ce que semble dire le livre qu'il a publié sous le titre de *Pieter Van Gent*, auteur mystérieux supposé immortel d'un palimpseste de 777 pages qui traverse l'histoire du Mexique, de la colonisation espagnole à la fin du xx<sup>e</sup> siècle. Et la terre, son architecture, sa toponymie semblent être les seules références stables de ce vaste parcours temporel.

C'est parce que l'artiste est fasciné par la diversité, parce que comme l'*exote* de Victor Segalen il « sent toute la saveur du divers » qu'il s'y perd et nous perd avec lui. Mais c'est pour mieux nous repêcher. En effet, face au foisonnement vertigineux de la production de biens culturels, Vir Andres Hera cherche toujours à attirer notre attention sur ce qui reste. Cette obsession de la permanence l'amène par exemple à se rendre au Pays Basque, sur les lieux qui ont inspiré le tableau *Échanges des princesses Anne d'Autriche et Isabelle de Bourbon sur le Bidasoa* de Peter Van Der Meulen pour observer ce qui perdure de cet échange de femmes dans le vieux port. Sa démarche n'est pas archéologique : il n'exhume pas le passé, il en prolonge les sortilèges otroyant un supplément d'âme à ce que l'homme autrefois a produit. On dit souvent que traduire c'est trahir : à l'inverse, la démarche artistique de Vir Andres Hera est tourmentée par la fidélité.

« Nada se pierde, nada se crea, todo se transforma ». Esta cita de Lavoisier podría encontrarse en el frontispicio del taller de Vir Andres Hera. En efecto, todo su planteamiento consiste en luchar contra la idea de la caducidad de la cultura. Así, transcribe fonéticamente al árabe unos poemas de una religiosa mexicana del siglo xvii, ya que para él no se trata de confinar a sor Juana Inés de la Cruz en una cultura clásica, occidental y elitista. O también lo encontramos de repente en el jardín botánico, con el objetivo de la cámara enfocando un herbario antiguo para, a través de unos montajes, hacer reverdecir las flores recogidas durante la expedición real en América. Y lo volvemos a ver siguiendo a una indígena *tlapaneca* que camina hacia atrás, consciente de hablar una lengua muerta en un cuerpo vivo y moderno. ¿Pero va realmente hacia atrás? Desechando con un gesto las teorías positivistas del arte, Vir Andres Hera nos hace continuamente la siguiente pregunta: ¿qué va hacia atrás y qué avanza? ¿Y si la historia sólo fuera un gigantesco palimpsesto escrito por el mismo hombre? Es lo que parece decir el libro que ha publicado con el título de *Pieter Van Gent*, misterioso autor supuestamente inmortal de un palimpsesto de 777 páginas que narra la historia de México, desde la colonización española hasta finales del siglo xx. Y la tierra, su arquitectura y su toponimia parecen ser las únicas referencias estables de este amplio recorrido temporal.

Porque el artista está fascinado por la diversidad, ya que al igual que el *exote* de Victor Segalen «siente todo el sabor de lo diverso», se pierde en él y nos pierde con él. Pero es para mejor rescatarnos. En efecto, frente a la abundancia vertiginosa de la producción de bienes culturales, Vir Andres Hera busca siempre llamar nuestra atención sobre aquello que queda. Esta obsesión de la permanencia le lleva por ejemplo a ir al País Vasco, a los lugares que inspiraron el cuadro *Intercambio de las princesas Ana de Austria e Isabel de Borbón en el Bidasoa* de Peter van der Meulen para observar lo que perdura de este intercambio de mujeres en el viejo puerto. Su enfoque no es arqueológico: no desentierra el pasado, sino que prolonga sus sortilegios otorgando un suplemento de alma a lo que el hombre produjo. Se dice a menudo que traducir es traicionar: al revés, el planteamiento artístico de Vir Andres Hera está atormentado por la fidelidad.